

Les romancières de l'histoire. Le Québec en fiction

Louise Simard

Volume 6, numéro 1, 1993

Temps et mémoire des femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057725ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057725ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Le roman historique entretient un double rapport avec l'histoire : lui-même objet d'histoire, il se sert de l'histoire pour créer un univers romanesque. Il deviendra donc un témoin privilégié de l'évolution du féminisme. A travers le travail des romancières de l'histoire depuis plus d'un siècle, cet article analyse, en même temps que l'emprise des idéologies sur les auteures, l'évolution de l'image de la femme. D'abord sainte femme, effacée et soumise, au service des aspirations héroïques de l'homme, celle-ci deviendra la femme forte, attelée à bâtir un pays, pour enfin se révéler une femme sûre d'elle et capable de jouer un rôle déterminant, tant dans l'histoire réelle que dans l'histoire romanesque.

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, L. (1993). Les romancières de l'histoire. Le Québec en fiction. *Recherches féministes*, 6(1), 69–84. <https://doi.org/10.7202/057725ar>

Les romancières de l'histoire

Le Québec en fiction

Louise Simard

Après une semi-éclipse d'une trentaine d'années, le roman historique connaît, depuis 1980, une remontée spectaculaire. Les grands succès de librairie des 12 dernières années s'intitulent en effet *Le canard de bois* (Louis Caron), *Les filles de Caleb* (Arlette Cousture), *Au nom du père et du fils* (Francine Ouellette), *Christophe Colomb* (Georges-Hébert Germain), *Marie LaFlamme* et *Nouvelle-France* (Chrystine Brouillet), autant de romans qui situent leur action dans l'histoire. De plus, la série d'anniversaires qui a ponctué l'année 1992 a incité les romanciers et les romancières à réouvrir l'album de famille et à renouer avec l'histoire.

Cette popularité grandissante, toujours louche aux yeux des institutions, littéraire ou autres, provoque bien des discussions, souvent empreintes d'aigreur et d'affectation. De mauvaises langues ont ainsi comparé le roman historique à une « auberge espagnole » ou, encore plus péjorativement, à la « brocante des lecteurs ». Ces épithètes peu flatteuses lui viennent autant de l'incapacité des théoriciens et théoriciennes à le définir que du manque de rigueur scientifique qu'on lui reproche. Et les détracteurs du roman historique sont nombreux. Ils l'ont toujours été. Déjà, Sainte-Beuve n'y voyait en son temps « qu'un moule suspect et ambigu, qui ne peut nous rendre qu'une médaille en grande partie fictive et controuvée » (Nélot 1969 : 470). Longtemps relégué hors de la culture lettrée, méprisé par les critiques qui n'y voient que de la littérature de masse, le roman historique est généralement honni des historiens et des historiennes de profession qui lui reprochent sa facilité et n'y trouvent qu'une déformation de l'histoire.

Dans certains cas, on aurait tort de le nier, ces accusations sont fondées. Le roman historique a donné du meilleur et du pire, comme tous les autres genres d'ailleurs, mais le condamner à priori, c'est se priver d'œuvres gigantesques comme *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *Guerre et Paix* de Tolstoï, ou *Salammbô* de Gustave Flaubert. C'est également sacrifier des chefs-d'œuvre comme *Les mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar ou négliger l'apport de Laure Conan à la littérature psychohistorique. C'est, enfin, oublier des œuvres maîtresses comme *Kamouraska* d'Anne Hébert, *Le canard de bois* de Louis Caron, et bien d'autres qui constituent des jalons incontournables de la littérature francophone.

Quoi qu'il en soit, tous et toutes s'accordent sur un point : le roman historique, à cause de son rapport étroit à l'histoire, constitue un magnifique terrain d'étude des peuples et des idéologies : « La genèse et le développement, l'essor et le déclin du roman historique résultent inévitablement des grands bouleversements sociaux des temps modernes » (Lukacs 1972 : 15). Ce genre romanesque reflète et exprime l'histoire tout en dépendant d'elle. Il constitue donc un outil privilégié pour observer l'évolution de l'image de la femme et l'influence sur les mentalités de ce « grand bouleversement social » qu'est le féminisme.

Les romancières de l'histoire

Il y a presque exactement un siècle – plus précisément en 1891 – paraissait *À l'œuvre et à l'épreuve*, le premier roman historique d'importance écrit en français par une femme au Québec. Son auteure, Laure Conan, s'inscrivait ainsi dans une longue tradition qui remonte au XIII^e siècle alors que les sagas islandaises évoquaient le courage et les exploits des anciens Vikings.

La première génération

En France, bien sûr, le roman historique avait déjà connu son heure de gloire avec Alexandre Dumas et ses *Trois Mousquetaires*. Mais il avait fallu ici la parution de *l'Histoire du Canada* de Garneau, en 1845, pour que nos romanciers et romancières se découvrent un passé véritablement canadien et éprouvent le besoin de le raconter. Cet ouvrage qui exaltait la race canadienne-française et incitait au culte des héros révélait, en effet, leur passé aux Canadiens français et leur permettait de retrouver leur fierté perdue.

À l'instar des autres collectivités humaines, il devenait possible d'avoir nos signes providentiels, notre mission, nos héros, nos prodiges de courage et de bravoure. L'histoire était là comme un vaste dictionnaire où il suffisait de choisir les mots pour écrire de nouveaux poèmes épiques. Aucun genre littéraire n'y manqua.

Lemire 1970 : 8

Nos romancières et romanciers, vivement encouragés par les autorités, répondirent avec enthousiasme à l'appel puisque, de 1850 à 1950, le roman historique d'ici connut une vogue continue.

Les très rares romancières de l'époque ont quelque peu tardé cependant à se joindre à ce courant. De 1850 à 1891 paraissaient, en effet, plus d'une trentaine de romans historiques, tous écrits par des hommes parmi lesquels on retrouvera les Marmette, Rousseau, Chevalier, Bourassa, Beaugrand, Legendre et de Gaspé à qui on doit *Les Anciens Canadiens*, une œuvre maîtresse.

Mais il faudra attendre 1891 pour que Laure Conan, déjà auteure de plusieurs ouvrages, oriente ses travaux vers le genre historique et publie *À l'œuvre et à l'épreuve*. Encouragée par Mgr Casgrain, elle publiera également, dans le même genre, *L'oublié* et *La sève immortelle*. Figure de proue, Laure Conan est une de nos toutes premières romancières, de celles qui ont tracé la voie : « Son œuvre est à la fois un témoignage humain qui revendique implicitement pour la femme un rôle de participation à la vie au sens large du terme, et une méditation sur la société et l'histoire » (Hamel, Hare et Wyczynski 1989 : 327).

La romancière, inspirée par l'idéologie de conservation qui a cours à cette époque et qui veut sauvegarder la race canadienne-française en renforçant sa culture et sa religion, ajoute à son dessein patriotique une intention de prosélytisme. Ses romans historiques répondent ainsi aux désirs des autorités religieuses qui l'ont fortement incitée à s'orienter vers ce genre littéraire afin de servir la propagande chrétienne.

Ses contemporaines, Gaétane de Montreuil et Adèle Bibaud, succomberont elles aussi au nationalisme qui enserre le Canada français de l'époque. Elles voudront, à travers leurs œuvres, révéler au peuple canadien-français son passé fécond. Leurs intentions sont évidentes dès les premières pages de leurs ouvrages. Adèle Bibaud, à qui on doit *Un épisode de la guerre de*

Conquête (1904)¹ et *Les fiancés de Saint-Eustache* (1910), démontre ainsi sa volonté de ressusciter des temps meilleurs : « Mais au jour où commence notre récit, Québec n'était pas la ville conquise » (Bibaud 1904 : 6).

Gaétane de Montreuil, quant à elle, a écrit quelques recueils de contes, de nouvelles et de poèmes. Une des premières femmes canadiennes à s'intéresser au journalisme, elle a publié plus de 500 articles dans différents journaux. Son roman historique *Fleur des ondes* est son unique roman. Paru quatre ans après les fêtes qui marquèrent le tricentenaire de la fondation de la ville de Québec par le sieur de Champlain, il voulait rendre hommage à ce grand découvreur.

Au début des années 1920, Azilda Rochefort publie ce qui sera pour elle aussi son unique ouvrage, *Les Fantômes blancs*, un roman de cape et d'épée où elle réussit le tour de force de concilier le thème de la vengeance avec la morale chrétienne².

Quatre pionnières donc qui, assujetties à leur époque, ont obéi aux diktats d'une idéologie dominante qui savait orienter romanciers et romancières. On ne saurait pourtant leur reprocher cette soumission car le seul fait qu'elles aient osé écrire les classe déjà parmi les dissidentes. Adèle Bibaud, dans *Avant la Conquête*, fait dire à un de ses personnages masculins :

Moi [...] je déteste les femmes qui écrivent. En affichant ainsi les talents qu'elles peuvent avoir il me semble qu'elles sortent complètement de leur rôle. Mon opinion est que la femme doit demeurer dans l'ombre; je suis tout-à-fait [*sic*] Anglais à ce sujet.

Bibaud 1904 : 98

Voilà qui laisse subtilement deviner, par l'intermédiaire de la fiction, les tracasseries auxquelles ont dû faire face ces écrivaines.

Après elles, il faudra attendre une cinquantaine d'années avant de voir une romancière s'attaquer de nouveau au roman historique. D'ailleurs, la crise de 1929, la guerre de 1939-1945, la période de la grande noirceur qui a suivi et sa morale étriquée, la Révolution tranquille et son souffle contestataire ont peu à peu incité les Canadiennes et les Canadiens français à se tourner vers le présent et à délaisser, par le fait même, le roman historique devenu inutile. Le temps n'est plus aux réminiscences mais aux actes. Il n'est plus à l'idéalisation mais au réalisme.

En 1970, cependant, Anne Hébert publie *Kamouraska* et, quelques années plus tard, Antonine Maillet gagne le prix Goncourt avec *Pélagie-la-charrette* puis publie, dans le même souffle, *Cent ans dans les bois*. Ces romans historiques écrits par des femmes agiront en « éclaireurs ». Ils constitueront les signes avant-coureurs d'un nouvel essor du genre. Presque une provocation. Reste à voir comment réagiront à cet appel les auteures de ce que j'appellerai *la deuxième génération du roman historique québécois*.

-
1. Une première version de ce roman avait déjà paru en 1887 sous forme de nouvelle : *Trois ans en Canada*, Montréal, [O. Bibaud], 1887.
 2. Voir l'article signé Alexandre L. Amprimoz dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, II, p. 483.

La deuxième génération

La présence des femmes au sein de l'institution littéraire s'étant accrue considérablement depuis le début des années 1970, il est normal de retrouver également plus de femmes s'adonnant au roman historique. L'équilibre est ainsi respecté. En 1988, une étude menée par l'Union des écrivains québécois concluait en effet que les femmes représentaient 40 p.100 de leurs membres. Un survol rapide indique qu'on retrouve la même proportion de romancières historiques. Ainsi, sur les 35 auteures et auteurs ayant publié des romans historiques depuis 1980, on compte 14 femmes. Par ailleurs, pour les années 1990 à 1992, sur les 21 romans historiques recensés, six seulement (27 p.100) ont été écrits par des femmes. Rappelons les nombreux anniversaires qui ont « secoué » le Québec, le Canada et l'Amérique pendant ces deux années et qui ont entraîné une recrudescence remarquable du roman historique. Aucune femme, sauf peut-être Chrystine Brouillet avec *Nouvelle-France*, n'a cependant cru bon de souligner ces anniversaires par un roman historique. Refus de la nostalgie ou manque d'opportunisme ?

Elles seront donc une douzaine³, entre 1980 et 1992, à s'adonner au genre. Parmi celles-là cependant, très peu ont produit plus d'une œuvre historique. Cette brève incursion dans l'histoire semble pour elles un écart passager venu les distraire un moment de leur travail habituel. Andrée Lebel (*La Corriveau*), Claire de Lamirande (*Papineau ou l'épée à double tranchant*), Madeleine Ferron (*Sur le chemin Craig*), Agnès Guitard (*Le Moyne picoté*), Carolyn Bergeron (*Torrents de passion*), Ginette Paris (*Feux de brindilles*) et Bernadette Renaud (*Un homme comme tant d'autres*) n'ont, en effet, écrit qu'un seul roman historique. Francine Ouellette (*Au nom du père et du fils* et *Le sorcier*), Arlette Cousture (*Les filles de Caleb*, tomes 1 et 2), Janine Tourville (*Le feu des souches*, tomes I et II), et moi-même (*La guerre des autres* et *De père en fille*) avons écrit deux romans historiques s'inscrivant dans une suite logique et constituant ainsi les deux parties d'une même histoire. Même chose pour Chrystine Brouillet dont les deux œuvres, *Marie LaFlamme* parue en 1991 et *Nouvelle-France* publiée en 1992, représentent les deux premiers volets d'un tryptique. Avec la parution, en septembre 1992, de *La très noble demoiselle*, je semble être la seule romancière de la deuxième génération à avoir écrit trois romans historiques.

Les romancières et l'idéologie

On trouve donc 16 auteures qui, depuis un siècle, ont choisi de mettre en scène des événements et des personnages historiques. Deux générations de femmes qui ont cherché à interroger l'histoire.

Les premières, comme nous l'avons vu, ont voulu redonner un passé à leurs compatriotes. Elles se sont abreuvées aux sources officielles pour ensuite s'inscrire de plain-pied au cœur d'une idéologie traditionaliste axée sur la conservation et l'exaltation d'une culture française et catholique. En cela, elles ne diffèrent guère de leurs collègues masculins. Le roman historique de la première génération souscrit avec une belle unanimité aux exigences

3. Ce chiffre demeure approximatif car il est difficile d'établir une liste exhaustive des romans historiques parus depuis 1970, certains étant passés inaperçus.

idéologiques de l'époque. Il rassure le peuple québécois sur son appartenance, sur ses origines. « Le folklore est ce qui reste à un peuple lorsqu'il joue perdant partout ailleurs », disait Victor-Lévy Beaulieu. Le roman historique de la première génération venait donc très évidemment combler un manque. À la fin du siècle dernier, la rébellion avortée de 1837 vibrerait encore dans les mémoires. Les belles envolées de Papineau résonnaient toujours aux oreilles des plus vieux; les parents souffraient encore de la mort de leurs fils tués à Saint-Eustache; les vieilles rancunes demeuraient inassouvies. Mais le grand rêve d'autonomie forgé par une élite avait perdu de son charme. Le libéralisme des Patriotes avait apeuré le peuple qui avait refusé de les suivre. Pour les Canadiens français plus avertis, l'heure n'était donc plus à l'indépendance, mais à la sauvegarde de leurs droits. Et les romancières ont été partie prenante de cette opération de sauvetage. Dans leurs romans, comme dans ceux des auteurs masculins d'ailleurs, les Anglais représentent invariablement les opposants à toute quête. Les Indiens ne valent guère mieux, source de tous les maux, ennemis à combattre, âmes païennes à sauver ou à craindre. Alors que la race canadienne-française, présentée ici comme supérieure, y est louangée sans retenue : « C'étaient de rudes hommes que les compagnons de Champlain ! Personne ne se plaignait, malgré les dangers et les misères de l'expédition », écrit Gaétane de Montreuil dans *Fleur des ondes*. Les figures du passé, tant les grands héros que les êtres les plus humbles, deviennent plus grandes que nature. On parlera donc de « saints hommes », de destins « héroïques », de « grands guerriers » et de « mâle assurance ». Le devoir envers le pays exige tous les sacrifices, des sacrifices consentis avec fierté et encouragés par la religion, gage de survie et récompense ultime. On passe donc sous silence les batailles perdues, ou on les excuse, et on rappelle avec grandiloquence les nombreuses victoires remportées devant un ennemi supérieur en nombre et beaucoup mieux équipé.

Les auteures de la deuxième génération, quant à elles, obéissent, encore une fois comme leurs collègues masculins, aux impératifs d'une idéologie fragmentée où les individus poussés par la disparition des anciennes croyances, le rejet des institutions séculaires et l'absence de consensus imposés d'en haut se cherchent de nouvelles affinités.

Les individus auront, en effet, de plus en plus tendance à se regrouper dans une multiplicité de micro-sociétés et de ne rechercher d'autre enracinement que dans ce qui leur paraîtra vraiment essentiel : la parité de conscience, une authentique transparence sociale et un ensemble de relations interpersonnelles d'âge, de sexe et d'occupation qu'ils ne diront « vraies » qu'en autant qu'elles seront capables d'accueillir chaleureusement leurs différences, leurs besoins et leurs aspirations.

Proulx et Vallières 1982 : 16

On l'a dit et répété : les temps sont à l'individualisme et à la réalisation de soi, au droit à la différence et à l'unicité, aux droits tout court. Depuis la Révolution tranquille et ses contestations radicales, nous sommes, au Québec, en pleine crise de société, une crise vécue par une génération des incertitudes. D'où un contexte propice à l'émergence de formes nouvelles de vie sociale, d'où une « reconversion de l'énergie militante vers des projets plus « minuscules » et liés à la vie quotidienne ou à la défense des minorités » (ibid : 64).

Ainsi, les auteures (et les auteurs) ne chercheront plus à décrire les événements marquants, mais bien les gens qui les ont vécus, les petites gens surtout, d'humble condition et auxquelles l'histoire officielle n'a jamais accordé beaucoup d'importance. On détruit systématiquement les tabous : les amours extra-maritales existent et sont librement racontées, tout comme les grossesses hors mariage que l'on retrouve dans beaucoup de récits. Les grands hommes, comme Le Moyne d'Iberville, ne sont plus si grands, les gouvernements ne détiennent plus la vérité, ni même les autorités religieuses qui perdent littéralement tout leur prestige et sont présentées le plus souvent comme rétrogrades, restrictives et vendues aux Anglais, l'ennemi de toujours qui, lui, devient non plus une force militaire ennemie, mais bien un usurpateur de pouvoir.

Il ne s'agit plus ici de redorer le blason de tout un peuple, mais bien de trouver un sens à la vie de chaque être. Contrairement à leurs prédécesseurs qui, investies d'une mission, écrivaient d'abord par devoir, ces auteures racontent par plaisir, puisant leurs motivations en elles-mêmes. Elles rejettent l'histoire officielle, démontrant une volonté farouche de glaner ailleurs leurs renseignements. Et cet ailleurs, c'est souvent la mémoire des gens, le témoignage oral, des journaux intimes, des lettres, des « relations de vie ». On cherchera dans les archives ce qui a été occulté ou, même, le non-dit. Francine Ouellette, par exemple, s'est intéressée très tôt à l'histoire des Hautes-Laurentides.

Comme sources d'information, j'ai eu des oncles, des tantes, des voisins. Je n'ai jamais perdu la chance de demander aux gens de me raconter comment c'était dans leur temps, comment ils faisaient pour construire leurs maisons et défricher les champs, ce qu'ils mangeaient, comment ils s'habillaient, se saignaient, etc.⁴

Même souci chez Arlette Cousture de délaissier les grands événements historiques pour s'attarder aux petites choses de la vie quotidienne. « Sans être un rat de bibliothèque, je voulais savoir comment les gens étaient habillés, où était rendue l'électrification, si les gens avaient encore des pompes à eau, des puits artésiens, des aqueducs » (Marcotte 1987 : 78). Chez Agnès Guitard, une liste des entorses faites à l'histoire : « Quelle horreur ! Je n'ai pas toujours respecté à la lettre les données de l'histoire » (Guitard 1987 : 464) suit ironiquement une liste des sources qui, bien qu'elle soit impressionnante, rassemble des documents assez disparates et parfois peu orthodoxes. Notons, par exemple, un journal d'expédition à la baie d'Hudson, un traité de la séduction et un autre des injures de même qu'un récit de voyages qui « jette un regard ironique et spirituel sur la société de l'époque, en plus de donner une foule de détails pertinents » (Ibid : 463).

Toutes cherchent donc à recréer le passé à partir de l'être intime, celui qui souffre, qui doute, qui se trompe et qu'on a oublié parce que son histoire obscure ressemblait trop à la nôtre. Autre fait significatif, les auteures choisissent comme décor non plus des grandes villes, mais bien des villages éloignés : Saint-Tite, Mont-Laurier, etc. À l'image de la société qui se dissout en mille visages appelés contreculture, pacifisme, écologisme, libération des

4. Lettre de Francine Ouellette à Louise Simard, 13 novembre 1990.

sexualités, néo-spiritualisme, retour à la terre, indépendance, libération, les romans historiques de la deuxième génération, tant ceux qui sont écrits par des femmes que ceux qui le sont par des hommes, d'ailleurs, se fondent à ces courants « alternatifs » et s'engagent sans faillir dans la défense de l'individualité.

Parmi ces courants, il en est un de première importance dans lequel les auteures s'engagent de plain-pied : le féminisme. Et cette révolution féminine se traduit d'abord par la présence grandissante des femmes auteures, mais plus particulièrement par l'évolution des personnages féminins qu'elles mettent en scène.

Les femmes fictives de l'histoire

L'image de la femme est peut-être celle qui a le plus évolué dans les romans historiques. Dans les récits de la première génération, celle-ci détenait un certain pouvoir sur l'homme par sa pureté et son charme, par sa condition de femme délicate, à protéger. « Pureté de teint, candeur, pureté virginale, pureté de la voix, délicatesse, gracilité d'enfant, charme irrésistible, grâce modeste, âme haute et noble », autant de termes qui reviennent constamment quand il s'agit de les décrire. Ces femmes fragiles, pour l'amour desquelles les hommes de qualité accepteraient les pires épreuves, perdent connaissance à la moindre contrariété. Prêtes à tous les sacrifices pour l'homme qu'elles aiment et adulent, elles acceptent, à l'encontre même de leurs propres sentiments, de s'effacer pour ne pas nuire à sa réalisation personnelle. D'ailleurs, l'homme est toujours attelé à une « mission » qui lui fait oublier les sollicitations matérielles ou charnelles. Et la femme ne doit, en aucune façon, le détourner de son héroïsme.

Le personnage féminin, invariablement très jeune (de 16 à 18 ans), présente une femme très belle, riche, ou à tout le moins noble, et éperdument amoureuse qui ne perd cependant jamais de vue le rôle qui lui incombe : « La femme véritablement intelligente sera celle qui comprendra le mieux que le premier et le seul but de sa vie doit être de faire le bonheur de son mari et de ses enfants » (Bibaud 1904 : 99). Et quand, pour la gloire de Dieu ou de l'homme, elle doit renoncer à un époux et à des enfants, elle saura toujours consoler et reconforter : « Oui, voilà bien le rôle que le Souverain Maître a confié à la femme ici bas : soulager la douleur, voilà sa destinée, voilà ce qui la rend si séduisante » (Ibid : 35).

Cette image de la « sainte-femme »⁵ ainsi véhiculée par les auteures ne se distingue en rien de celle mise en avant par leurs homologues masculins de la même époque. Les femmes sont alors des personnages secondaires, même si elles jouent parfois le rôle de destinataires. Les exploits des héros s'adressent en effet toujours à Dieu, à la Patrie ou à une femme. Dans l'ordre. Bien sûr, une étude plus approfondie permet de déceler chez ces femmes une forme de résistance en même temps qu'une ambivalence par rapport à leur société. Mais résistance et ambivalence s'effritent dans le dévouement à la cause nationale.

5. Seules les quelques Indiennes mises en scène par les auteures jouissent d'une certaine force à la fois physique et psychologique due à leur mode de vie rude et primitif. On parlera pour elles de hardiesse, d'intelligence, de courage et d'intrépidité.

Lieu d'une lutte inégale entre le masculin et le féminin, où le triomphe du masculin est assuré par son emprise sur les valeurs patriotiques et religieuses, toute l'œuvre se consumera dans une longue hésitation coupable entre la soumission et la révolte. Sous des formes diverses, elle dit toujours la même réduction de la fille au silence par la voix du Père-censeur.

Smart 1990 : 83

À peine perceptible donc, chez les auteures de la première génération, cette résistance s'affirme avec la fin des années 1970, alors que les auteures de la deuxième génération n'hésitent pas à mettre en scène des femmes qui tiennent leur pouvoir de leur force morale et de leur intelligence. Audacieuse, libérée de la peur, la femme devient alors un être humain à part entière attelé, comme les hommes, à conquérir un pays. Ce n'est plus la « sainte femme », mais la femme forte, la « femme mère », la femme-refuge sur laquelle reposent le présent et l'avenir. La fragilité et la délicatesse des personnages de la première génération disparaissent derrière une volonté et une force de caractère à toute épreuve. On n'a qu'à penser à la Pélagie d'Antonine Maillet qui tient à bout de bras la destinée de tout un peuple, ou à Émilie Bordeleau, créée par Arlette Cousture, qui supportera toute sa vie un homme faible, incapable de faire vivre sa famille, ou encore aux héroïnes de Francine Ouellette, toutes femmes de colons, dures à l'ouvrage, capables de résister aux épreuves avec une sérénité remarquable. Les femmes de Jeanne Tourville bûchent, essoucent, résistent seules à l'hiver, gardent le « fort » pendant l'absence des hommes. La petite « Brindille » de Ginette Paris traverse fièrement les épreuves, plus forte que son homme, plus « grande » que lui malgré sa petite taille. Et dans tous ces ouvrages, les auteures délaissent presque systématiquement les femmes de la noblesse pour présenter des femmes du peuple, pauvres mais vaillantes.

Mais ces femmes, d'une générosité et d'une abnégation exemplaires, ne pensent que rarement à elles. Elles travaillent pour les autres, les enfants, le mari, le pays, pour ce bonheur des autres à travers lequel passe leur propre bonheur. Il faudra attendre les années 1990 pour rencontrer enfin la « femme femme », qui ne travaillera plus qu'à sa propre réalisation, la femme capable d'accéder sans remords à l'égoïsme, prête à tout pour atteindre son but. Pensons au personnage créé par Chrystine Brouillet, cette Marie LaFlamme, butée, fonceuse, entière, égocentrique, qui arrache à force d'obstination et d'impudence son droit à une existence libre. Pensons également à l'héroïne de Carolyn Bergeron dans *Torrent de passions*. Personnage romanesque s'il en fût, celle-ci n'en est pas moins une arriviste prête à de vils marchandages pour accéder à la richesse, donc à une forme de pouvoir depuis toujours réservée aux hommes. Enfin, je ne peux passer sous silence le personnage de Louise de Ramezay que j'ai moi-même mis en scène dans *La très noble demoiselle* et qui sacrifiera tout à sa liberté.

Fait révélateur – et probablement la caractéristique principale du roman historique féminin contemporain – certains des personnages féminins des 10 ou 12 dernières années ont enfin pu accéder au statut d'héroïne qui leur avait toujours été refusé. Parfois personnages principaux mais jamais héroïnes, les femmes de l'histoire mises en scène par Laure Conan et les autres auteures de la première génération se pliaient en effet à des volontés extérieures et masculines. Les auteurs, même contemporains, choisissent encore des héros, mais, de plus en plus, les auteures donnent la vedette à des héroïnes. Les femmes quittent enfin les rôles secondaires pour accéder au pouvoir « du

héros » et c'est là que se situe l'apport des romancières historiques au féminisme en même temps que celui du féminisme à ce genre romanesque. Comme dans la vie réelle, les femmes acquièrent un pouvoir sur l'action, sur les événements, et l'histoire, ainsi présentée, prend une toute nouvelle dimension. Les romancières de l'histoire, en offrant à leurs personnages féminins un nouveau statut, obligent le lecteur et la lectrice à repenser l'histoire, à abattre les clichés, à tout reconsidérer sous un angle nouveau, à douter. Le roman historique des années 1980 est en cela fidèle à la société qui l'a engendré.

Le texte est Histoire, le texte est dans l'Histoire. Réalisation, effet, il ne se sépare pas de sa situation historique, n'échappe pas à l'insertion sociale – quand bien même il se trouve constamment « exporté » d'un circuit (ou d'un temps) de lecture à un autre par rapport à son origine : le social dispose de sa « vérité », de sa « valeur », en définit l'usage.

Grivel 1973 : 18

Ces personnages féminins en quête de liberté montrent toujours des intentions contestataires et les auteures avouent une volonté farouche de *rendre justice aux femmes*, une expression qui revient constamment et qui démontre bien l'influence du féminisme sur le genre.

Arlette Cousture, par exemple, affirme avoir volontairement défendu la cause des femmes :

J'ai voulu montrer que l'image de la femme qui était véhiculée n'était pas conforme à la réalité de ce qui a été vécu au Québec par les femmes [...]. J'ai voulu prouver qu'elles n'avaient pas la passivité qu'on leur a toujours attribuée. Et ce n'est pas du féminisme, c'est de l'amour de la justice.

Marcotte 1987 : 78

Agnès Guitard a choisi de démolir le mythe du héros sans peur et sans reproche. Et elle part, du même coup, à la défense des femmes « engrossées » puis délaissées que l'histoire a oubliées pour ne retenir que les exploits du preux chevalier. Chrystine Brouillet et Carolyn Bergeron présentent des héroïnes audacieuses, indomptables, que rien ne peut abattre, et la première avoue avoir écrit *Marie LaFlamme* « avec la volonté très nette de faire voir le règne de Louis XIV et les débuts de la colonie à travers une lorgnette féministe » (Bordeleau 1992 : 6).

La très noble demoiselle

Ce désir de rendre justice aux femmes, de rétablir les faits, de redonner à notre société une mémoire collective « repensée », réadaptée aux réalités historiques, m'a également guidée lorsque j'ai écrit *La très noble demoiselle*. J'avais déjà mis en scène, dans *De père en fille*, une jeune femme qui rêvait, au début du XIXe siècle de devenir médecin comme son père, mais ce livre, écrit en collaboration avec un historien, m'avait laissée insatisfaite. *La très noble demoiselle* constitue une nouvelle étape dans cette volonté de parler des femmes.

J'ai rencontré Louise de Ramezay, l'héroïne de ce roman, par hasard, au détour d'une lecture. Elle se trouvait coïncée entre deux hommes célèbres, son père, gouverneur de Montréal, et son frère qui a signé la capitulation de Québec en 1759. On lui avait concédé quelques lignes spécifiant qu'elle avait repris et fait prospérer les affaires de la famille à la mort de son père. Rien de plus. Je

n'avais jamais entendu son nom, ni dans les cours d'histoire, ni dans les discours féministes, ni dans les romans québécois.

Notre relation aux personnages, fictifs ou historiques, ressemble étrangement aux liens que l'on tisse avec des personnes réelles. Quelques-uns nous attirent sans qu'on sache pourquoi; on se sent des affinités avec eux, et le fait qu'ils aient vécu au XVIII^e siècle n'y change rien. Ces quelques lignes m'avaient donné le goût de connaître cette femme, et de l'aimer.

Dans le roman historique, l'auteur se situe « au-dessus de la mêlée » parce qu'il est solidaire de chaque combattant. Il cherche à découvrir une « vérité » plus large que le credo d'un parti ou d'une école, à opérer une synthèse et une conciliation. Son objectivité n'est pas faite d'indifférence mais d'une sympathie pour tous les protagonistes, qui touche à la complicité.

Murciaux 1962 : 243.

J'avais donc une première image d'elle qu'il me fallait vérifier et re-construire. Avide d'en savoir davantage, j'ai vite réalisé que même les revues et livres spécialisés étaient avares de renseignements à son sujet. Et les rares historiennes et historiens qui s'étaient penchés un peu plus longuement sur son cas en avaient parfois donné des descriptions contradictoires : femme d'affaires avisée ou aristocrate privilégiée, faible femme démunie ou grande stratège ? Louise de Ramezay aurait pu être tout cela. L'histoire officielle n'a pas encore cerné le personnage.

Pourtant, sa carrière n'a rien d'exceptionnel pour l'époque. La participation des femmes du XVIII^e siècle aux affaires de leur mari, leur influence, leurs prises de position catégoriques sont de plus en plus connues. Les *Lettres au cher fils*, par exemple, écrites entre 1748 et 1758 par Élisabeth Bégon, laissent subtilement deviner l'importance du rôle social joué par les femmes des classes supérieures. Et combien d'exemples, quand on cherche un peu, viennent appuyer ces dires ! Marie-Anne Barbel, Thérèse de Couagne, les demoiselles Desaulniers, Agathe de Saint-Père Legardeur de Repentigny, toutes femmes d'affaires, femmes de tête représentatives de leur époque et pourtant si longtemps négligées par l'histoire.

Louise de Ramezay se distingue pourtant de ses contemporaines en étant restée célibataire, à une époque où « cela ne se faisait pas ». Un des défis consistait donc à essayer de comprendre comment une femme du XVIII^e siècle avait pu choisir le célibat. Je dis bien un des défis, car ils étaient nombreux. Il fallait d'abord rassembler le plus de renseignements possible sur cette femme et vérifier en histoire les assertions contradictoires à son sujet. Il fallait ensuite découvrir l'époque, c'est-à-dire les événements marquants aussi bien que ceux de la vie quotidienne, les personnages influents comme les artisanes et les artisans qui ont bâti le pays dans le silence.

Il m'a fallu avancer à petits pas jusqu'à ce que les informations accumulées me permettent de basculer dans la fiction et d'enfin recourir à cette « imagination objective » qui permet de nourrir l'imaginaire à partir du réel et qui constitue tout l'intérêt du roman historique. Il est, en effet, « parfaitement possible d'arriver à une représentation et à une analyse objectives du réel à partir d'une reconstruction imaginaire, à condition que le monde romanesque soit construit lui-même à partir de données objectives » (Daspre 1975 : 23). Que fait donc l'historienne ou l'historien à qui il manque des informations ? Il lui faut imaginer une hypothèse déduite aussi rigoureusement que possible des renseignements

à sa disposition. Une archéologue réussit à rebâtir un palais à partir d'un pan de mur; une autre scientifique pourra dessiner un animal préhistorique à partir d'un seul os. La romancière, de la même façon, construit un récit et des personnages à partir d'éléments réels. Au statut de discours vrai accolé à l'histoire, et à la petite histoire, la romancière, par la fiction, adjoint un nouveau statut, celui du discours vraisemblable. Difficile donc de nier l'existence de cette « imagination objective » qui, « dépassant le connu d'où elle part, anticipe sur le connaissable » (Ibid).

Celle-ci doit cependant, pour être légitimée, s'appuyer sur des données solides, indéniables. Dans le cas de *La très noble demoiselle*, par exemple, j'ai voulu mettre en scène une femme exceptionnelle du XVIII^e siècle restée célibataire par choix et qui, par le fait même, risquait d'offrir à la lectrice et au lecteur contemporains une image inattendue et sujette à la controverse. J'ai donc cherché à renforcer cette nouvelle image à l'aide d'éléments susceptibles de la rendre plausible. Ici, le travail des historiennes n'invente pas, mais accompagne. Il y a à peine quelques années, l'existence de Gabrielle Suchon, cette philosophe « féministe » du XVII^e siècle, n'était connue que de quelques initiées. Aujourd'hui, grâce au travail féministe, une partie de ses écrits a été présentée au grand public par les Éditions des Femmes. Je me suis donc servi de ce texte avant-gardiste, révélateur d'une résistance et d'une réflexion jusqu'alors insoupçonnées, pour appuyer mes dires. Si, en 1694, une femme avait pu écrire ce livre, il devenait possible, quelque 20 ans plus tard, qu'une autre femme en ait pris connaissance et ait fait siennes les idées qui y étaient énoncées, possible même qu'elle y ait trouvé un appui, un renforcement de sa propre pensée, de ses propres désirs, de ses propres rêves, un argument pour s'expliquer à elle-même son comportement marginal, pour l'excuser devant sa société. Ce discours vrai, authentifié par l'histoire, permettait donc, à partir du moment où il était révélé par l'avancée du féminisme, un discours romanesque vraisemblable qui n'aurait pu exister quelques années plus tôt. La romancière que je suis puisait ainsi dans une matière riche, porteuse de bouleversements.

Restait ensuite à ériger sur ces assises, une époque avec ses décors et ses acteurs, travail de reconstitution dans lequel réside d'ailleurs une grande part de la complexité spécifique au roman historique car l'héroïne ou le héros ancien, entre autres embûches, est plus difficile à « silhouetter » qu'un personnage contemporain. À peu près chacun de ses gestes exige une enquête préalable : quand Louise de Ramezay part en forêt pour visiter ses moulins, je ne peux pas lui faire tout simplement porter des jeans. Quand elle a faim, je ne peux pas lui offrir un hot-dog. Sans parler de la mentalité et de la psychologie du temps auxquelles il faut toujours penser ! L'anachronisme si redouté guette l'auteure à tous les tournants et le dosage fiction/réalité demande un doigté difficile à acquérir. Le roman historique n'est donc pas un genre facile quoi qu'en disent ses détracteurs et détractrices. « Pour attaquer de front l'histoire, disait Zoé Oldenbourg, auteure de plusieurs romans historiques, le romancier doit donc y être poussé par le sentiment d'une nécessité » car, ajoutait-elle, le « roman historique est un genre si déconsidéré qu'il faut à un écrivain un courage peu commun pour s'engager sur cette voie maudite » (1972 : 131).

Les motifs des écrivaines qui s'adonnent à ce genre sont nombreux. Il y a bien sûr cette jouissance particulière de remplir à la fois les rôles d'historienne et d'artiste. D'autres apprécieront plutôt ce masque du roman historique qui leur

garde un certain incognito et met une distance entre elles et le public. Certaines voient dans l'histoire une mine inépuisable de situations dont les aspects changent selon l'époque et la mentalité de l'auteure. Quelques-unes y voient un exutoire, une façon de fuir la médiocrité de leur époque. Je suis, pour ma part, sensible à toutes ces motivations. Mais ce que je tente avant tout, à travers le roman historique, c'est d'extraire le permanent du passager, de trouver le fil conducteur. Une quête sans fin.

Conclusion

Ces quelques réflexions sur le roman historique, principalement celui des femmes, amènent certaines constatations. La première est qu'il ne faut pas chercher dans ce genre romanesque la moindre velléité de s'opposer aux idéologies dominantes. Si l'heure est au conservatisme, le roman historique sera conservateur; si la société aspire à la libération, le roman historique parlera de liberté. Et si les femmes se libèrent d'un carcan qui les a trop longtemps emprisonnées, le roman historique les accompagnera dans cette démarche, *comme un ami fidèle*. Qu'il ait germé dans le cadre rigoureux du XIX^e siècle ou dans la turbulence des années 1980, qu'il soit écrit par des hommes ou par des femmes, il se moule du mieux qu'il peut aux courants dominants.

Le féminisme constituant, sans contredit, un des courants dominants de la deuxième moitié du XX^e siècle, le roman historique, celui de la deuxième génération, ne pourra donc qu'en être tributaire. Il se nourrira de cette vision moderne tout en la propageant. Le féminisme, élément de l'histoire, deviendra à la fois essence et infrastructure du roman historique, contribuant ainsi à faire de ce genre romanesque le parfait produit de son temps.

C'est probablement cet écho, même déformant, de leurs aspirations qu'il transmet aux femmes et aux hommes contemporains qui confère au roman historique sa popularité. Une étude menée par Daniel Mativat, à l'Université de Sherbrooke, démontre, en effet, que l'écrivain le mieux payé au XIX^e siècle était J. Marmette, auteur de romans historiques. Quand on pense au succès phénoménal d'Arlette Cousture avec *Les filles de Caleb*, au chiffre de ventes de Francine Ouellette avec *Au nom du père et du fils* ou à la performance de Chrystine Brouillet dont le roman *Marie LaFlamme* s'est maintenu sur la liste des best-sellers pendant de nombreuses semaines, on réalise jusqu'à quel point le roman historique rejoint, encore aujourd'hui, un large public et avec quel brio les femmes y font leur marque. Voilà peut-être le principal héritage laissé par leurs prédécesseuses aux auteures d'aujourd'hui.

Et puisque les perspectives de développement du roman historique sont dans un rapport si étroit avec le problème d'entrer en possession de l'héritage classique, nous devons souligner énergiquement les deux aspects étroitement liés de cet héritage : d'une part son esprit populaire, démocratique et pour cette raison véritablement et concrètement historique, d'autre part et dans un étroit rapport avec ce fait, le caractère hautement concret de sa forme artistique. Mais l'esprit populaire et démocratique, l'historicisme concret ont de notre temps un *contenu radicalement différent* de ce qu'il était à l'époque des classiques du roman historique.

Lukacs 1972 : 394

Voilà peut-être également ce qui lui vaut une si piètre réception critique tout en le rendant, par ailleurs, essentiel, surtout aujourd'hui. Et tout particulièrement

pour les femmes. Puisqu'il tend à recréer l'histoire à partir de données nouvelles, à faire émerger l'intime, le privé, un domaine traditionnellement féminin et trop longtemps occulté parce que jugé sans valeur.

Moins la figuration est directe, plus les personnages ont des racines profondes dans les sentiments populaires. De cette manière elle prend en charge les aspirations du peuple les plus diverses et les plus cachées qui cherchent à se manifester et à se faire entendre; de cette manière non seulement elle exprime ce qui aujourd'hui apparaît déjà à la surface de la vie, ce qui est conscient, mais elle fouille aussi dans l'histoire de la genèse réelle de l'oppression, de la dégénérescence et de la voie menant à la libération. Elle crée des *modèles* qui *accélèrent* la prise de conscience et le caractère résolu du désir intense de libération.

Ibid : 390

Les femmes qui écrivent le roman historique aujourd'hui mettent donc en scène des héroïnes, fictives pour la plupart, issues du peuple. Des femmes vivantes qui, nonobstant le siècle où elles évoluent, se trouvent étroitement liées aux problèmes actuels. Ces auteures et leurs personnages accompagnent ainsi, à leur façon, l'évolution du féminisme.

Louise Simard

Département des lettres et communications
Université de Sherbrooke

RÉFÉRENCES

- BORDELEAU, Francine
1992 « La nostalgie des origines », *Lettres québécoises*, 64 : 5-7.
- DASPRE, André
1975 « Le roman historique et l'histoire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 75 : 235-244.
- GRIVEL, Charles
1973 *Production de l'intérêt romanesque*. La Haye et Paris, Mouton.
- HAMEL, R. J. Hare et P. Wyczynski
1989 *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. Montréal, Fides.
- LEMIRE, Maurice
1970 *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*. Québec, Les Presses de l'Université Laval
- LEMIRE, Maurice (dir.)
1980 *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I et II. Montréal, Fides.
- LUKACS, Georges
1972 *Le roman historique*. Paris, Payot.
- MARCOTTE, Hélène
1987 « Entrevue avec Arlette Cousture », *Québec français*, 68: 77-78
- MURCIAUX, Christian
1962 « Défense du roman historique », *Les Fruits de Canaan*. Paris, Plon, pp. 225-255

NÉLOD, Gilles

1969 *Panorama du roman historique*. Paris Bruxelles, Éditions Sodi.

OLDENBURG, Zoé

1972 « Le roman et l'histoire », *La Nouvelle Revue française*, 238: 131-155

PROULX, Serge et Pierre Vallières, (dir.)

1982 *Changer de société*. Montréal, Québec/Amérique.

SMART, Patricia

1990 *Écrire dans la maison du père*. Montréal, Québec/Amérique.

Auteures de la première génération (1850-1950)

BIBAUD, Adèle

1904 *Un épisode de la guerre de Conquête*. Montréal, The Montreal Printing & Publishing Co.

1910 *Les fiancés de Saint-Eustache*. Montréal, [s.é.].

CONAN, Laure

1891 *À l'œuvre et à l'épreuve*. Québec, Imprimerie C. Darveau.

1902 *L'oublié*. Montréal, Beauchemin.

1925 *La sève immortelle*. Montréal, Beauchemin.

MONTREUIL, Gaétane de

1912 *Fleur des ondes, roman historique canadien*. Québec, La Cie d'imprimerie commerciale.

ROCHEFORT, Azilda

1923 *Les fantômes blancs*. Montréal, Garand.

Auteures de la période de transition (fin des années 1970)

HÉBERT, Anne

1970 *Kamouraska*. Paris, Éditions du Seuil.

MAILLET, Antonine

1979 *Pélagie-la-charrette*. Montréal, Leméac.

1981 *Cent ans dans les bois*. Montréal, Leméac.

Auteures de la deuxième génération (1980-1992)

BERGERON, Carolyn

1990 *Torrent de passions*. Boucherville, Éditions de Mortagne.

BROUILLET, Chrystine

1990 *Marie LaFlamme*. Paris, Lacombe/Denoël.

1992 *Nouvelle-France*. Paris, Lacombe/Denoël.

COUSTURE, Arlette

1985 *Les filles de Caleb*, vol. 1. Montréal, Québec/Amérique.

1986 *Les filles de Caleb*, vol. 2. Montréal, Québec/Amérique.

FERRON, Madeleine

1983 *Sur le Chemin Craig*. Montréal, Stanké.

GUITARD, Agnès

1987 *Le Moyne picoté*. Montréal, Québec/Amérique.

LAMIRANDE, Claire de

1980 *Papineau ou l'épée à double tranchant*. Montréal, Quinze.

- LEBEL, Andrée
1981 *La Corriveau*. Montréal, Éditions Libre Expression.
- OUELLETTE, Francine
1984 *Au nom du père et du fils*. Montréal, Les Éditions La Presse.
1985 *Le Sorcier*. Montréal, Les Éditions La Presse.
- PARIS, Ginette
1990 *Feux de brindilles*. Montréal, Quinze.
- RENAUD, Bernadette
1992 *Un homme comme tant d'autres*. Montréal, Libre Expression.
- SIMARD, Louise (en coll. avec Jean-Pierre Wilhelmy)
1987 *La guerre des autres*. Montréal, Les Éditions La Presse.
1989 *De père en fille*. Québec, Les Éditions du Septentrion.
- SIMARD, Louise
1992 *La très noble demoiselle*. Montréal, Éditions Libre Expression.
- TOURVILLE, Janine
1987 *Le feu des souches*, t. I. Hull, Éditions Asticou.
1989 *Le feu des souches*, tome II. Hull, Éditions Asticou.



Blanche Castonguay, en pique-nique, vers 1907.

(Photographie reproduite par le Service des ressources pédagogiques, Université Laval, 1993)